

Newsnet / Tribune de Genève – 04. August 2020 10:37

Automobile

Automobilisme

Buemi: «Les tests du dépistage du Covid-19, c'est l'angoisse»

Impliqué dans l'e-sport durant le confinement, le pilote vaudois de Formule E retrouve les circuits. Avec enthousiasme et quelques craintes.

Emmanuel Favre

Protocole sanitaire oblige, le Vaudois Sébastien Buemi ne signera pas d'autographes à Berlin.

Sébastien Buemi, vous êtes à Berlin où la saison de Formule E reprend mercredi. Où, aussi, vous disputerez **six Grands Prix à huis clos en neuf jours**. Vous y sentez-vous en sécurité?

Oui, tout est fait pour que nous n'ayons pas de contact avec le monde extérieur. Tout le monde loge dans le même hôtel, un immense building de 1100 chambres où il n'y a que nous. C'est une sorte de prison dorée où nous passons la plupart de notre temps entre nos quatre murs. Les règles sont tellement strictes qu'on nous a demandé de parler avec un minimum de personnes, des gens dont nous devons inscrire l'identité sur une liste.

Serein malgré tout?

Oui et non. Non parce que nous sommes testés tous les trois jours. C'est angoissant. Regardez ce qui est arrivé au pilote mexicain de Racing Point Sergio Perez avant le GP de F1 de Silverstone en fin de semaine dernière: testé positif au Covid-19, il a été refoulé à l'entrée du circuit. Personne n'a envie de se retrouver dans cette situation, donc sur le carreau. Pour tout vous dire, oui, j'ai peur.

«Dans le sport auto, il n'y a pas de sentiment: si tu n'es pas bon, tu es licencié»

Terminer la saison 2020 à huis clos, vous y étiez favorable?

Pour la santé économique de notre discipline, c'est bien de reprendre, oui. L'inactivité n'est bonne pour personne. Je me dis aussi que c'est l'occasion de démontrer que je suis toujours en mesure de me battre pour la victoire. Dans le sport auto, il n'y a pas de sentiment: si tu n'es pas bon, tu es licencié. Ce n'est pas comme au tennis où même si tu perds, tu as toujours le droit d'aller sur le court la semaine suivante.

Une course sans public, cela change quelque chose pour un pilote?

A priori, non, rien. Ou pas grand-chose. Une fois derrière le volant, nous sommes tellement concentrés sur ce qu'il se passe sur la piste que nous ne voyons pas le public. Contrairement à ce que peuvent ressentir des footballeurs ou des hockeyeurs dans des stades pleins, nous ne sommes pas transcendés par les cris et les encouragements de la foule. Ce qui va changer, c'est l'atmosphère avant le départ et après l'arrivée. Mais bon, c'est à découvrir.

Après cinq Grands Prix, vous ne pointez qu'à la **11 e place** du classement des pilotes avec un passif de 40 points sur le leader Antonio Da Costa. Est-ce à dire que, pour le titre, c'est cuit?

Je vais y aller course après course. Après une entame de saison difficile qui s'était notamment soldée par une élimination et une disqualification, je m'étais bien repris (ndlr: 3e au Mexique, 4e au Maroc). Il reste pas mal de points à aller chercher et cela peut aller très vite.

«J'ai passé beaucoup de temps dans le simulateur»

Comment avez-vous préparé les GP berlinois alors que vous ne pouviez pas rouler?

J'ai passé beaucoup de temps dans le simulateur. La semaine dernière encore, j'étais au Mans, en France, où nous avons apprivoisé les circuits de Berlin et développé la voiture en fonction de plusieurs paramètres que nous pourrions rencontrer dans la réalité. J'ai par exemple effectué plusieurs tours dans une température ambiante de 30 degrés. Nous avons également pu procéder à des réglages qui nous ont fait gagner trois dixièmes de seconde sur un tour de qualification tout en préservant l'énergie de la batterie.

La crise sanitaire a-t-elle accentué l'utilisation et le développement des simulateurs?

Probablement. Pour la nouvelle génération de pilotes, il était presque devenu naturel de passer cinquante ou septante jours par année dans un simulateur. À 31 ans, je me trouve dans la catégorie intermédiaire, entre les vieux et les jeunes, et j'y décèle de nombreux atouts. Tout y est reproduit. Mais il y a un élément essentiel que la machine ne procure pas à son utilisateur: la pression exercée dans les virages.

La période de confinement a été placée sous le joug de l'e-sport, particulièrement dans le sport automobile, où des courses ont été retransmises en direct sur des chaînes nationales. Vous aimez?

Beaucoup. D'ailleurs, j'ai accepté d'être l'ambassadeur de «Home of Esports», une firme helvétique qui entend développer l'e-sport, notamment en créant une dizaine d'événements en Suisse. Je suis également consulté pour le développement de simulateurs. Quand on voit que les meilleurs joueurs du monde ont aujourd'hui une valeur de plusieurs millions de francs sur le marché de transferts et que 65 millions de téléspectateurs ont suivi les 24 Heures du Mans virtuels, on peut imaginer que l'avenir appartient aussi au e-sport.

«Face à un écran, un volant à la main, tout le monde peut se considérer comme un pilote»

En quoi le sport automobile virtuel est-il plus proche de la réalité que d'autres disciplines?

Face à un écran, un volant à la main, tout le monde peut se considérer comme un pilote. En revanche, il est bien moins aisé de reproduire un geste technique de Lionel Messi. Les sensations ne sont pas comparables.

Et vous, comment vous êtes-vous occupé pendant le semi-confinement?

J'ai apprécié de passer du temps en famille, chez moi. Autant je suis heureux, autant j'ai aujourd'hui besoin de recommencer à exercer ma passion sur les circuits, autant j'ai pris du plaisir à rester à la maison. En 2019, je n'avais été que 130 jours en Suisse. En 2020, par la force des choses, j'ai un peu rétabli l'équilibre.